

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1882)

Artikel: La prédication : d'après M.H. Ward Beecher [suite]
Autor: Baridon, A. / Beecher, Ward
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PRÉDICATION

D'APRÈS M. H. WARD BEECHER ¹

VIII

La santé dans ses rapports avec la prédication.

Le cerveau, comme organe de la pensée, mérite de régner en souverain sur toutes les autres parties du corps, dont la fonction principale est de pourvoir aux besoins de cet instrument puissant qui donne à l'homme sa supériorité sur toutes les autres créatures.

Il n'est pas difficile de conserver sa santé aussi longtemps qu'on se borne à une activité normale ; mais souvenez-vous que vous allez affronter le feu de la bataille, que vous pourrez vous trouver dans une Eglise en plein réveil, et qu'il vous faudra peut-être alors être une source de vie pour deux-cents familles.

Peu d'hommes possèdent le grand art de mettre à profit toutes leurs forces et de faire travailler leurs machines à grande vitesse sans perdre leur santé. Or, quand je parle de santé, je n'ai pas en vue le fait de n'être pas malade. La santé est cette exubérance de vie qui éclate de toutes parts, cet ardent et insatiable besoin de mouvement et d'activité qu'on voit chez les petits chiens de quatre mois, les enfants de cinq ans, les jeunes gens de l'académie ; ils ne peuvent assez manger, assez crier, assez courir, assez lutter : ils sont sains.

Tel n'est pas le cas de la plupart des pasteurs : je les comparerais volontiers à ces grandes roues qui doivent à une ingé-

¹ Voir la *Revue* de janvier.

nieuse disposition la faculté d'être mises en mouvement par un mince filet d'eau.

J'insiste sur ces conditions matérielles, car elles ont une influence directe sur la pensée : les hommes en état de santé parfaite saisissent plus vivement la vérité qu'ils poursuivent et voient du même coup tout le parti qu'ils peuvent en tirer. Quelle différence entre le jour où vous avez mal à la tête et cet autre jour où vous faites plus de travail que dans une semaine ordinaire !

On dit de certains hommes qu'ils ont du génie. Qu'est-ce que le génie sinon une question de fibre et une question de santé dans la fibre ? Le génie est la pensée se produisant d'elle-même, sans contrainte, sans effort ; c'est l'intuition qui découvre les grandes vérités et qui est due à l'état normal du système pensant.

S'agit-il maintenant de prononcer le discours que vous avez conçu ? la force ne vous est pas moins nécessaire, et vous savez le triste effet que font ces magnifiques sermons expirant sur les lèvres du prédicateur : ce sont des flèches d'argent sans arc pour les lancer.

Que sont les orateurs qui remuent la foule ? Que sont les prédicateurs dans le genre de Whitefield ? Presque toujours des hommes d'un physique fortement développé, avec une grande puissance digestive et des poumons capables de contenir beaucoup d'air. Il y a cependant quelques exceptions : John Randolph, entre autres, dont l'organisation solide et nerveuse compensait la nature chétive.

« Eh bien ! il faut cette puissance et cette impétuosité qui donne des preuves de son action, car la prédication est une affaire, c'est le plus dur des travaux.

» Il n'y a rien, en ce monde, qui demande autant de ressources, autant de travail de pensée, autant de sagacité, une si constante application, autant de fraîcheur, une telle intensité de conception au dedans, une telle puissance d'exécution au dehors, que la véritable prédication. »

Au reste, il est impossible à un homme malade d'accomplir un ministère qui doit inspirer à tous la joie et l'espérance, car,

souvenez-vous-en bien, ce sont de bonnes nouvelles que vous annoncez et il n'est pas permis de le faire d'une voix lamentable. Vous êtes entourés de gens qui sont rongés de mille soucis, qui hésitent entre plusieurs voies à suivre, qui sont désolés, désespérés, et il faut que vous reconfortiez tout ce monde et qu'on puisse venir vous dire : « Sans vous et sans votre sermon, je ne sais pas ce que je serais devenu. » Il faut être joyeux pour donner du courage aux autres et pour leur persuader que le chrétien est la personne la plus heureuse du monde et qu'être chrétien, c'est être un homme plus complet, qui vit d'une vie plus haute que celle des autres hommes.

Il faut un homme pour reformer des hommes, et vous ne pouvez le faire si vous ne possédez une vigueur, une vitalité, une souplesse, une impulsion morale qui vous donnent de la puissance sur eux.

Or, si vous voulez garder votre santé, ne veillez jamais et surtout, ne veillez pas le samedi. C'est une chose pernicieuse pour un prédicateur que de faire donner à son cerveau tout ce qu'il peut donner, depuis le samedi matin jusqu'au samedi soir, en sorte que son imagination enflammée le fait rêver de sermons. Il prêche ensuite le dimanche, et voilà deux jours de tension d'esprit incessante : encore le dimanche n'a-t-il plus la plénitude de sa force et de ses facultés.

Pour moi le samedi est un jour de fête, de joyeux délassément : je remonte la rue et vais rendre visite à des personnes aimables, ou examiner des tableaux. J'aime à voir les chevaux de luxe et les chevaux de trait : ils sont presque aussi intéressants qu'une locomotive, la plus belle chose que l'homme ait jamais créée, après la montre. Je vais voir les ateliers de Tiffany et parler aux ouvriers qui argentent ou qui gravent. Après cela, j'ai un sang nouveau, je suis prêt pour mon dimanche, je possède la forme même de mon discours sans l'avoir cherchée. Je suis comme un cheval de course ; j'ai de la peine à attendre le moment de monter en chaire : il me tarde de parler.

Vous n'atteindrez jamais ce résultat en vous exténuant de fatigue et en arrivant à l'église à bout de forces et desséché.

Après le sermon, je dors ; je fuis tous les compliments, toutes les observations, toute aimable conversation avec tous ceux qui se précipitent sur moi pour m'enlever le reste de mes forces.

Dormez, sinon vos auditeurs dormiront.

IX

Le sermon.

Nous sommes loin des discours de Jésus et des apôtres : Jésus allait dans la foule, prenant son auditoire où il le trouvait, illustrant son enseignement par des paraboles. Les apôtres étaient des juifs parlant à des juifs et dont le seul but était de mettre Jésus-Christ à la place de l'ancienne loi mosaïque.

La chaire a subi depuis de grandes transformations. Il fut un temps où elle était un oracle pour les gens relativement simples et ignorants qui l'entouraient. « Avant cette profusion de livres, de revues, de traités, elle était l'unique source où les esprits, avides de savoir, venaient se désaltérer : c'était l'école, le corps législatif, le palais de justice, l'université du peuple. »

Maintenant nos auditeurs ont toute sorte de moyens de s'instruire et, pour garder son autorité dans ce temps de civilisation raffinée, le pasteur a besoin de redoubler d'efforts, d'agrandir constamment le cercle de ses connaissances, de développer chaque année de nouvelles ressources. Aussi, en présence de ces auditoires modernes, toujours plus exigeants malgré la difficulté d'être toujours nouveau ; en présence de tant de pasteurs, esclaves toute la semaine de leurs deux sermons qu'ils traînent pesamment et longtemps à leur remorque, on se prend à désirer que la prédication soit rendue plus aisée, que les orateurs apprennent à tirer parti de leurs dons naturels et à se servir des meilleures méthodes.

Et d'abord faut-il, ou ne faut-il pas, écrire ses sermons ? A cela je réponds : faites comme il vous plaira, pourvu que vous vous prépariez soigneusement ; car l'improvisation absolue n'existe pas, et tel discours prononcé avec succès, alors que

l'orateur semblait avoir été pris au dépourvu, était l'œuvre de plusieurs années d'expérience.

Le discours écrit sera probablement mieux ordonné, contiendra une plus grande variété de matériaux, des nuances d'idées plus délicates. Mais les hommes vifs, dont les sentiments et les pensées changent continuellement, ne peuvent pas s'enfermer dans le moule qu'ils se sont fabriqué, et quelle qu'ait été l'inspiration lorsqu'ils composaient, le débit ne sera pas naturel.

Au contraire, le sermon écrit convient aux natures circonspectes, qui pensent doucement et s'expriment avec une certaine défiance d'elles-mêmes. Les hommes impressionnables sont soulagés à la pensée que le discours est tout préparé et que rien ou presque rien n'est laissé à l'imprévu.

« D'un autre côté, les hommes dont la pensée est active et le cœur chaud, les hommes courageux qui sont soutenus par le sentiment de la difficulté et du danger, seront stimulés par la nécessité d'agir, et trouveront leurs plus beaux et leurs plus puissants mouvements d'éloquence dans leur contact immédiat avec l'auditoire. » — « En effet, il y a tel état d'esprit, d'une importance primordiale, dans lequel un prédicateur ne peut entrer s'il ne se trouve au foyer vers lequel convergent toutes les sympathies de son auditoire. Il n'y a pas d'homme qui, entravé par des lignes écrites, puisse, en toute occurrence, jeter sur un auditoire toute la puissance de sa virilité.

» Il est essentiellement nécessaire qu'un homme soit capable de *parler*, avec ou sans notes. Christ a parlé. Pierre n'a pas mis ses lunettes, le jour de la Pentecôte, pour lire... » Il faut donc que le prédicateur annonce son message de vérité, en se mettant en rapport avec ses auditeurs, afin que, s'il leur donne, il puisse aussi recevoir, car il y a mille nuances d'idées peintes sur les visages et qui modifient vos affirmations à mesure que vous voyez l'effet qu'elles produisent.

Comme un plan de bataille, un sermon doit être préparé, élaboré, étudié d'avance; mais il y a toujours l'imprévu qui peut vous obliger à changer de tactique et pour lequel il faut être prêt.

« Le sermon n'est pas un pétard auquel on met le feu pour faire du bruit. C'est un fusil qu'il faut ajuster de façon que le gibier tombe à chaque coup. » — « Voilà pourquoi il y a mille circonstances où le sermon écrit serait impossible. »

« En outre, la tâche d'écrire deux sermons par semaine ne laisse, à un homme consciencieux, ni le temps ni la force de faire beaucoup d'autres choses, tandis qu'un homme exercé à penser debout, à rassembler des matériaux pendant qu'il marche ou parle avec ses semblables, doit avoir une bien plus grande liberté.

» N'exagérons rien cependant. Il y a des pasteurs qui prêchent beaucoup mieux en écrivant leurs sermons et qui, alors même que Dieu en avait fait des improvisateurs, ont perdu l'habitude de penser en se promenant. Car, je le répète, tout est là : penser, méditer, se préparer consciencieusement. On a vu des sermons jaillir prompts comme l'éclair chez des hommes appelés, dans de grandes circonstances, à rendre témoignage ; leur cœur enflammé, leur ardente imagination ont pu étonner et confondre les auditeurs : mais la forme seule était improvisée. La prédication procède toujours des trésors qu'on a emmagasinés en soi. « Il est possible qu'un sermon écrit manque complètement d'étude et de savoir, qu'il soit vide et plein de répétitions ; il est tout aussi possible qu'un sermon non écrit soit mûri, condensé, méthodique, logique, coulant, de l'exorde à la péroraison, et entièrement conforme au bon goût. »

Mais souvenez-vous bien que ces sermons ne procèdent pas des hommes qui ne pensent pas ; ils ne sont pas nés de l'ignorance, bien plus, ils ne sont pas l'œuvre de la nature, si heureuse soit-elle ; le génie ne suffit pas à les produire, car le génie n'est que le sol qui, laissé à lui-même, ne nourrit que de mauvaises herbes ; il faut le labourer si vous voulez moissonner une récolte qui en vaille la peine : il faut travailler.

Je passe à un autre point : la nécessité de varier ses plans de sermon. L'effet d'un discours, la facilité et le plaisir qu'on a à le prononcer dépendent, en grande partie, du plan.

Mais ne croyez pas que tel plan bon, dans telle circonstance, soit toujours opportun : en général, il n'y a pas de bon plan.

Si les partisans des plans conventionnels et artificiels ont pourtant raison lorsqu'ils prétendent que le plan est donné par la nature de la vérité qu'on traite, il est peut-être plus certain encore qu'il ressort du *but* qu'on se propose en prêchant un sermon. Aussi faut-il considérer le genre d'auditeurs que vous avez devant vous. Le peuple ne suivra pas une série d'arguments logiquement enchaînés; mieux vaut pour lui une suite de faits ou de paraboles. Au contraire, les gens cultivés aiment la forme philosophique. Variez donc vos plans, et si vous vous adressez au cœur et à l'imagination cette fois-ci, faites pour dimanche prochain un plan où le raisonnement domine. En tout cas, il est nécessaire qu'il n'y ait personne dans votre congrégation qui, après votre discours, ne puisse dire ce que vous avez fait, et personne qui puisse dire ce que vous allez faire quand vous commencez un sermon. Tous ces cadres de fonte, ces plans de sermons stéréotypés sont les artifices du diable et en particulier de ces diables les plus pernicioeux à la chaire : le formalisme et la stupidité.

Mais il y a une source respectable d'insuccès qui consiste à être consciencieusement complet. Ne faites pas vos sermons trop bons, ne dites pas tout.

Un prédicateur intelligent traite ses auditeurs comme des êtres intelligents chez lesquels il peut éveiller la pensée, auxquels il laisse le soin de prolonger certaines lignes, de finir le tableau dont il a tracé l'esquisse, de tirer les conclusions.

Mais je laisse de côté les divers genres de prédication et j'en viens au grand parti qu'on pourrait tirer de la Bible en l'exposant au peuple de manière à la lui rendre familière. Sans compter l'autorité dont elle jouit, la Bible est le plus admirable mélange de faits, d'illustrations, d'appels, d'arguments, de poésie et d'émotion de la façon la plus naturelle. La Bible n'est point une révélation en contradiction avec la nature, mais au contraire le plus noble livre de la nature. Il y a telle question brûlante, telle actualité, qui, vu les préjugés régnants, ne pourraient être portées en chaire; pris dans l'ordre où ils se trouvent dans l'Écriture, on peut traiter de tels sujets avec profit et sans danger.

Quant à ces prétendus grands sermons, ces sermons d'apparat que l'on construit avec tous les lambeaux d'ingéniosités et de brillants tableaux qu'on a récoltés dans sa vie, qui ne visent à produire que la surprise et l'admiration, je dirais qu'ils sont aux vrais grands sermons ce qu'est le kaléidoscope, avec ses éclats de verre qui scintillent, au télescope qui nous révèle la gloire de l'univers et de ses mondes.

Encore une fois, ce sont les sermons de Nébucadnetzar que le vain prédicateur contemple en disant : « N'est-ce pas là la grande Babylone que j'ai construite pour être la demeure royale, par la vertu de ma puissance et pour la gloire de ma magnificence ? » Plût à Dieu que ces prédicateurs, comme Nébucadnetzar, alassent manger l'herbe pour un temps, si, comme lui, ils devaient revenir sains d'esprit et humiliés !

Soyez donc naturels, et que votre style, loin de laisser percer de toutes parts vos prétentions littéraires, soit au contraire si simple et si transparent que la lumière de l'Évangile brille aussi claire et aussi pure que celle du soleil par un beau jour.

Je ne dis pas que le prédicateur ne doive avoir, à son service, un riche vocabulaire ; mais choisissez le langage le plus familier. Les mots qui, du berceau à la tombe, ont été les véhicules de l'amour et de l'espérance, de la joie et de la haine, réveillent comme un écho de souvenirs qui multiplient la valeur et la puissance de vos paroles et vous ouvrent le cœur de l'auditeur.

Je finis par quelques avertissements qui méritent votre attention.

Gardez-vous de ces grands airs, de ces costumes qui n'ont d'autre but que de faire dire aux passants : « Voilà le pasteur. » Le plus grand caractère d'un prédicateur consiste dans le fait d'être un simple chrétien. Ce n'est point par ce qui vous distingue de vos semblables que vous aurez de la puissance sur eux, mais par ce que vous avez de commun avec eux. « Entrez dans votre chaire comme dans une chambre ordinaire. J'abhorre l'entrée formaliste, majestueuse et solennelle d'un homme dont toute l'apparence semble inviter tout le monde à voir combien il est saint et avec quelle intensité il est un ministre de l'Évan-

gile. Que le sentiment de la dignité de la chaire ne vous empêche pas de traiter les sujets les plus vitaux sous prétexte qu'ils sont trop vulgaires. Songez que c'est sacrifier les intérêts des hommes à une idole.

Je le répète : soyez simples. Un discours que le peuple ne comprend pas ne sera pas d'une grande utilité aux gens cultivés, et d'un autre côté, ayez pleine confiance dans le peuple ; les enfants même comprennent les questions qu'au premier abord on regardait comme bien au-dessus de leur portée. La Bible a été faite pour le peuple.

X

L'amour est l'élément central du ministère.

L'apôtre Paul nous montre dans ses épîtres qu'il devait à l'amour la puissante activité de son ministère ; aujourd'hui encore, l'amour est cette clef d'or qui ouvre toutes les portes. Un pasteur qui est pur intellect est semblable au laboureur qui traîne sa charrue sur le sol gelé : il faut de la chaleur, il faut le soleil d'été d'un cœur aimant pour faire germer la semence de vérité. « Voilà mon affaire, dira-t-on aussitôt, je n'aime pas les batailleurs ; parlez-moi d'un homme paisible et doux. » Ce n'est point là ce que j'entends : je n'ai pas confiance en ces hommes qui n'ont ni opinion, ni préférence, ni indignation, ni conscience, ni feu. L'amour a ses colères, et ce sont les plus légitimes ; telle la colère d'une mère contre l'enfant qu'elle aime ; telle la colère de Dieu à notre égard. Voilà l'amour sans lequel l'intelligence des vérités morales ne peut que se fourvoyer, sans lequel une prédication qui ne vise que l'esthétique tombe dans la faiblesse et le sentimentalisme.

Un homme qui aime à annoncer la vérité, à instruire les jeunes gens, à reconforter les vieillards, ne trouve aucune peine à accomplir son ministère. Que d'idées nouvelles, que de sermons tout faits lui procure son amour pour ses paroissiens : il visite, il prie, il exhorte, il encourage, il fait des reproches aussi joyeusement, aussi naturellement que les oiseaux chantent.

On me demande souvent par quel secret j'ai conservé ma santé et ma vigueur, malgré des travaux continuels de toute sorte. Je le dois à ma constitution, mais aussi à ma sympathie pour les hommes et à une confiance illimitée en Dieu ; je travaillais pour l'amour du travail, laissant de côté tout sentiment d'accablante responsabilité. La bienveillance, la bonté, la charité, le désir de faire du bien aux autres... quel levier puissant pour soulever le monde !

Si vous voyez un homme petit et chétif, méprisé par ses voisins, et que vous alliez vers lui, à son approche, votre cœur sera attendri : « Christ est mort pour lui, direz-vous, et il faut que ma sympathie le transforme, » et vous lui donnerez quelque chose de votre vie. Ou bien, c'est un homme dont toute l'occupation est de trouver des défauts aux autres, de surprendre les scandales pour en colporter les primeurs ; c'est un oiseau de proie qui se repaît de cadavres : tout le monde le déteste... excepté l'homme qui aime : c'est le médecin qui le guérira.

C'est encore l'amour qui vous donnera toute liberté dans votre prédication. Quelques pasteurs ne semblent préoccupés que de la totale dépravation des hommes, et leurs discours amers ne font que provoquer la résistance. Votre devoir est de préparer la voie à votre message comme le fait l'apôtre à l'égard des Ephésiens : c'est après leur avoir rappelé leurs bons côtés qu'il dit : « Cependant j'ai quelque chose contre toi. »

Il n'y a pas d'actualité, pas de sujet délicat que vous ne puissiez aborder si c'est l'amour qui vous inspire.

Je finis en vous exhortant à acquérir cette active puissance de l'amour sans réserve qui supporte tout, croit tout, espère tout. Car soit qu'il y ait des prophéties, elles tomberont, soit qu'il y ait du savoir, il disparaîtra.

L'amour demeure à toujours.

Après avoir vu ce que M. Beecher réclame du prédicateur, nous pourrions à notre tour attendre beaucoup de lui : ne s'est-il pas donné en exemple, ou plutôt, ce qui vaut mieux, ne voit-on pas dans chaque parole qu'il a pratiqué le précepte qu'il

donne? Les immenses auditoires qu'il réunit depuis tant d'années nous disent assez, d'ailleurs, sa valeur oratoire.

Passons donc en revue quelques-uns de ses sermons, et voyons tout d'abord comment il s'y prend pour atteindre ce grand but de la prédication : Faire des hommes, reconstituer l'humanité.

Voici un titre de sermon qui peut nous servir de point de départ :

Construction de l'âme.

Le texte est tiré de 1 Cor. III, 10, 11: « Mais que chacun prenne garde comment il construit. Car il n'y a pas d'autre fondement que celui qui est posé, savoir Jésus-Christ. »

Jésus-Christ, dit en somme l'orateur, résume en sa personne toutes les perfections auxquelles l'homme peut aspirer pour pouvoir habiter avec Dieu. Jamais l'imagination ne pourra saisir la nature de Christ dans toutes ses relations célestes et terrestres : elle échappe à toute analyse et à toute recherche.

« Ainsi, tout ce que vous voudrez acquérir, en fait de moralité, de vertu, d'affection, de raffinement dans l'art, de spiritualité, de dévouement, de soumission à Dieu, de nobles passions, d'esprit endurant, de foi, d'inspiration, vous le trouverez en Jésus-Christ. » Mais sur ce fondement ne construisez pas un système philosophique; ne substituez pas une petite morale à la foi, à l'amour, à l'espérance; que votre édifice soit solide, à l'épreuve de l'orage des passions et de l'adversité.

Suit un avertissement adressé aux jeunes gens sur la responsabilité qui leur incombe : aujourd'hui ils posent les bases de leur caractère d'homme; jour après jour, ils prennent la direction que doit suivre toute leur vie. Quant aux hommes qui ajoutent maison à maison, en seront-ils plus grands pour cela? Ces édifices ne font pas partie de leur moi, de leur personne. « Ils sont forts au calcul, mais faibles en bonté, en spiritualité, en foi, en respect de Dieu, en vraie humanité, faibles en tout ce qui constitue l'âme... en eux l'homme est à son minimum, l'animal à son maximum. »

« O constructeurs de l'âme! souvenez-vous que le meilleur

ami de l'âme c'est Jésus-Christ. Recherchez-le. Désaltérez-vous de son esprit. Vivez par la foi en ce bienfaiteur, le seul être vraiment divin que nous puissions saisir avec notre intelligence humaine. Dieu manifesté en chair, la vraie conception et le grand idéal de tout ce qui est pur, transcendant, noble et divin. Faites-en votre ami. Construisez sur lui avec de saintes pensées et de saints désirs... »

Prenons un autre exemple : le sermon sur la *véracité*.

Nous voyons là un discours si peu dogmatique et si *laïcisé* que sans le mot de la fin un athée bien pensant pourrait le signer. On devine que ce sculpteur de l'âme s'attaquera aux mensonges, à la fausseté ; mais s'il dirige contre ces excroissances son impitoyable ciseau, ce n'est point, dit-il, parce qu'elles constituent une désobéissance à la loi divine (ce trait est connu), mais parce qu'elles déparent l'homme et lui enlèvent son vrai caractère de virilité.

Et d'abord, dit-il, l'homme normal n'est point menteur : la famille humaine aime la vérité. Mais le mensonge fait son apparition à la suite de la faiblesse : les sauvages, les esclaves, les enfants mentent pour échapper au danger, à la punition qui les menace. Peu à peu, la civilisation et l'éducation aidant, les hommes érigent cette tendance en système et l'utilisent pour arriver à tel but que leurs forces ne leur permettent pas d'atteindre. En premier lieu, l'habitude de la fausseté met en jeu les forces inférieures et animales au détriment du côté moral et intellectuel. Elle finit même par « anéantir le sens inné, l'instinct de la vérité. » — « En effet, les hommes s'habituent à tromper et ne remarquent plus qu'ils présentent les faits sous un faux jour, lorsque par un mot, par un acte, par l'équivoque, par des exagérations, des réponses évasives, enfin par toute sorte de moyens, ils présentent les choses non pas comme ils les voient, mais comme ils veulent les voir... ce sont là des pratiques pernicieuses et démoralisantes à l'excès ; leur abus prolongé démolit bien plus le caractère qu'un énorme mensonge répété six fois l'an. »

La fausseté rabaisse le niveau du sentiment de l'honneur ; elle affaiblit la confiance des hommes en leurs semblables et,

chose étrange ! ceux-là même qui ne mentent jamais dans leurs familles trouvent qu'il est de bon ton de mentir en affaires. « L'absence de bonne foi est désastreuse pour la société comme pour un peuple. »

« Mais j'ai grande confiance que, partout où vivent les races germaniques, les hommes seront portés à aimer et à dire la vérité. Il n'en est pas de même des races latines. La France ne peut pas être en république. Pourquoi ? Parce que le peuple n'est pas foncièrement véridique. »

L'orateur parle ensuite des mensonges commerciaux, et l'on voit qu'il connaît à fond ce dont il parle. Les mélanges frauduleux, les apparences trompeuses données aux articles de mauvaise qualité, les manipulations criminelles des comestibles et des médicaments, tous ces honteux trafics lui sont familiers, il les appelle par leur nom et les flétrit comme un vol, comme un impôt inique prélevé surtout sur le bas peuple.

« Honnêteté dans l'homme et honnêteté dans le travail, voilà ce dont il faut s'assurer dans la société, ou bien la société ne sera jamais chrétienne. » — « Il est bon d'envoyer l'Évangile au loin ; mais j'ai peu de confiance dans l'efficacité de l'Évangile qui n'est que superficiellement semé. Pour contribuer à la régénération du monde, l'Évangile doit se manifester dans les affaires, dans l'industrie, dans la vie tout entière. »

Il est difficile de ne pas remarquer dans le sermon qui précède cette connaissance du cœur humain que l'auteur recommande aux étudiants. Ces fines observations sur les divers genres de mensonges et de menteurs, comme tous les détails, il faut bien le dire, de tous les sermons que nous avons sous les yeux, révèlent une étude profonde et intelligente de l'âme et aussi un esprit critique pénétrant, judicieux. M. Beecher, enfin, est dans son genre ce que Molière était dans le sien : un contemplateur.

Cependant, qu'on y prenne garde, si cet orateur excelle à discerner le vice au milieu des apparences honnêtes et même religieuses, ce n'est point pour se railler : on peut même dire que jamais on ne surprend chez lui le moindre sentiment de malveillance et qu'il ne découvre jamais une plaie que dans le but de la guérir.

Son ardente sympathie pour tous les hommes et particulièrement pour ceux que leur inutilité ou leurs méfaits rendent indifférents ou odieux à tout le monde, apparaît clairement dans son discours sur les *épaves* (*remnants*, restes) Rom. IX, 27 : « Un reste sera sauvé. »

Prenant ce mot dans le sens de rebut, l'orateur contemple l'humanité et la trouve remplie de ces pauvres gens, usés jusqu'au bout, dont la société s'est servie mais dont elle ne veut plus. Misérables épaves survivant à leur santé, à leur fortune, à leur réputation, naufragés de la vie, ils constituent pour leurs semblables un embarras perpétuel : on les méprise, on les déteste, on souhaite leur mort... En présence de cette grande multitude, M. Beecher est ému de compassion. Ces êtres qui ont perdu toute force de volonté, tout courage, toute virilité même par leur propre faute, sont, à son avis, plus à plaindre qu'à blâmer ; contre toute espérance humaine, il espère encore pour eux.

« C'est une chose terrible pour un homme de sortir de la vie sans que personne s'inquiète de lui, ou bien suivi au tombeau par les cris de joie de ceux qui depuis longtemps désiraient se débarrasser de lui. C'est une chose terrible pour un homme d'avoir vécu de façon à sortir de la vie sans honneur et sans regret. Il y a là quelque chose qui me touche l'âme jusque dans le vif. »

Mais il peut se faire que cet homme, regardé comme rien sur la terre, grandisse dans le ciel. L'avenir le dédommagera des injustices du présent.

On reconnaît pleinement dans ce discours l'auteur des conférences : on voit qu'il sait se mettre à la place des gens, prendre en considération les circonstances malheureuses, l'éducation, les milieux et surtout, enfin, il est bien l'homme qui aime d'un amour désintéressé même ce qui n'est pas aimable : c'est un vrai ministre de Jésus-Christ.

Venons-en aux illustrations : après l'importance qui leur a été donnée dans les conférences, nous pouvons en attendre beaucoup dans les sermons. Mais si elles s'y trouvent en effet, elles sont pourtant distribuées avec une sage parcimonie, en ce

sens que l'orateur n'illustre pas pour le plaisir d'illustrer, mais seulement quand il est nécessaire d'expliquer ou d'accentuer sa pensée. En outre, les images sont de valeur bien inégale au point de vue de l'esthétique et de la majesté. A propos des hommes dépouillés de leur vitalité, il transporte l'auditeur dans une clairière des forêts de l'Ouest : « Le pionnier prend sa hache à l'époque convenable de l'année et fait au-dessus du renflement des racines une coupure circulaire qui arrête le cours de la sève. L'arbre ne tombe pas immédiatement. La première année, il garde ses branches et ses feuilles. Mais les feuilles ne reviennent plus ; la tempête sévit ; chaque année le nombre de ses branches diminue et enfin un beau matin, après un grand ouragan, il est couché de tout son long sur la terre... Mes frères, il y a des hommes qui sont debout comme ces arbres... »

Dans un sermon sur la nouvelle naissance, M. Beecher dit que la conversion s'opère par une certaine éducation, une certaine discipline, de même qu'on acquiert de la grâce à un cours de danse ; et sur ce il ajoute des détails fort innocents en eux-mêmes, mais qui choqueraient nos auditoires.

En résumé, M. Beecher est un professeur d'homilétique distingué. Les objections qu'on lui fera viendront surtout des partisans des vieilles conventions qui ont suspendu les progrès du christianisme. En supposant même qu'on ne l'accepte qu'avec quelques restrictions, sa méthode n'en demeure pas moins, dans son ensemble et dans son esprit, une méthode féconde, vivante et vivifiante pour la prédication et pour les Eglises.

M. Beecher saisit l'Évangile par son côté moral et humain ; mais de nos jours c'est en présentant l'humanité de Christ que nous ferons accepter sa divinité. En cela nous imiterons Jésus-Christ qui a montré le Dieu parfait dans l'homme parfait.

Au reste, quoi qu'on pense de sa théologie, les prédicateurs gagneront beaucoup à suivre les conseils du prédicateur américain, à avoir moins de sympathie pour les idées et plus de sympathie pour leurs auditeurs, enfin à se mettre sur leur terrain. La prédication ressemble trop souvent à des fragments de catéchisme qui eussent été en parfaite situation il y a quinze

siècles ; trop souvent elle consiste en développements exégétiques qui ne seraient pas plus déplacés chez les Peaux-Rouges ou chez les Russes que chez nous, mais ne s'appliquent à aucun auditoire spécial.

M. Beecher ne tombe jamais dans ce défaut : c'est toujours un Américain parlant à des Américains, un habitant de Brooklyn parlant aux New-Yorkais et aux habitants de Brooklyn. En un mot, il imite les apôtres : il parle à ses auditeurs leur propre langue.

Un exemple nous montrera mieux que de longs commentaires la nature spéciale et l'excellence de sa méthode.

Prenons le verset 16 du chapitre I^{er} de l'épître aux Romains :
 « *Car je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ puisque c'est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient : premièrement des Juifs, puis ensuite des Grecs.* »

Nous pourrions ici faire un sermon dogmatique en développant à peu près ce plan :

1^o Définition de l'Évangile :

- a) Besoin qui s'en faisait sentir avant Jésus-Christ.
- b) Le don de cet Évangile.
- c) Caractère de cet Évangile : ses heureuses conséquences pour qui a la foi.

2^o Justification par la foi :

- a) La foi nous acquiert la justification.
- b) La justification procure le salut à tous les justifiés ; donc

3^o Vocation des gentils :

- a) Elle succède aux privilèges des Juifs.
- b) Appel à toutes les nations et aussi à l'assemblée présente.

Essayons de traiter le même sujet au point de vue exégétique :

1^o Je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ.

2^o Motifs :

- a) C'est la puissance de Dieu.
- b) Cette puissance est destinée à sauver.
- c) Elle sauve tous ceux qui croient.
- d) Premièrement les Juifs.
- e) Mais ensuite les Grecs et toutes les nations.

Voici maintenant comment ce texte est traité par M. Beecher. D'après l'analyse qui va suivre, le lecteur jugera de la méthode et tirera ses conclusions.

1° C'est une parole audacieuse, car les Juifs croyaient avoir seuls droit au salut.

2° Pourquoi Paul aurait-il pu avoir honte ? Juif et par conséquent méprisé et détesté, sans éloquence, Paul appuie son ministère sur un Juif qui a été condamné à mort. De plus, il se trouve en présence des Grecs et des Romains qui ont tour à tour dominé sur les Juifs : à ces orgueilleux l'apôtre enseigne une religion qui n'a pas même le prestige du judaïsme.

3° Pourquoi Paul n'a-t-il pas honte ?

a) Parce que l'*immortalité* est désormais offerte à tous... — Si l'homme meurt... il n'est rien. — Mais s'il est immortel... qui peut dire ce qu'il deviendra ?... — La mère qui chante près de son enfant au berceau le voit homme fait : elle a foi en l'avenir. De même, que les hommes sont grands pour quiconque croit qu'ils ne mourront jamais !

« Etait-ce peu de chose que d'avoir ouvert la porte de cristal de l'avenir, d'avoir laissé entrer la lumière qui devait changer l'aspect de toutes choses et révéler les gloires du monde à venir ? »

b) Puis l'Évangile manifeste un Sauveur qui élève les hommes, les développe, les grandit : « C'est Dieu qui brille sur les hommes comme le soleil sur les racines informes. » — « Jamais ailleurs un cœur n'a battu avec autant d'intelligence, autant de puissance que le cœur de Christ tenant, devant les hommes, la place de Dieu et rendant témoignage au désir divin d'inspirer les hommes, de les élever, de les racheter, de les affranchir, de les ennoblir, de les rendre fils de Dieu. »

Ce n'est plus une force aveugle et destructive : « c'est un Dieu qui nourrit le monde d'amour. » Amour désintéressé, amour qui s'abaisse au point que l'univers entier est une famille dont Dieu est le chef.

c) Mais surtout Dieu est *patient*, il pardonne. Aussi, malgré les pompes du paganisme, les hommes acceptèrent-ils, avec enthousiasme, cet Évangile qui a transformé Paul.

d) Je trouve parfois des contradictions dans l'Évangile au point de vue de la spéculation. Mais, toutes les fois que je me sens porté à faire du bien à mes semblables, j'ai une intuition, la certitude de

l'existence de Dieu et de sa paternité. Dieu se révèle à mon cœur et non à mon intelligence, et si je suis honteux de quelque chose, c'est des formules dont on veut habiller ces grandes vérités. Je ne suis jamais honteux ou ébranlé dans ma foi lorsque je fais un usage pratique de la vérité révélée en Jésus-Christ. Je sais en qui j'ai cru et en qui je me suis confié. « Je sais que la vérité de Dieu est une vérité d'amour, de pardon, de réhabilitation, de vie nouvelle, de vie allumée dans l'âme. »

Voilà l'Évangile béni dont Paul n'avait pas honte.

« Et vous qui avez joui de la bonté de Dieu, qui avez éprouvé le bienfait de son amour, cachez-vous votre lumière sous le boisseau et ne ferez-vous pas connaître à votre frère et à votre sœur que vous êtes en Christ? Ce nom devrait résonner harmonieux à votre oreille. Chantez-le. Prononcez-le. Proclamez-le. » — « Aussi longtemps que la prédication de l'Évangile de Christ reconfortera les hommes, reformera la société, pansera ses blessures, nettoiera ses plaies ; aussi longtemps qu'elle pourra délivrer les hommes de la tentation, et qu'elle les rendra capables de cultiver les douces affections et les glorieux sentiments, nul d'entre nous n'aura à en rougir. »

Voilà le sermon :

Dogmatique et exégétique à la fois, il est pourtant si humain, si plein de vie et de chaleur, l'orateur lui-même est si sympathique qu'on ne peut s'empêcher de dire : « Cet homme a une méthode supérieure. »

En effet, M. Beecher est fidèle à son principe : il étudie le cœur. Le cœur de Paul avec son courage, ses luttes, ses triomphes, les cœurs orgueilleux des Grecs et des Romains, les cœurs de ses auditeurs, le sien qu'il nous montre plein de foi, le cœur brûlant de Christ : voilà les foyers de chaleur et de lumière qui donnent à son sermon la chaleur et la lumière, voilà le *secret* de son inspiration.

Chacun connaît le remarquable succès des sermons de M. Bersier.

Le talent de cet honorable pasteur, les agréments de son style, sa foi vivante, y sont sans doute pour une large part. Mais d'autres ont des avantages semblables et sont bien loin d'obtenir un semblable succès.

La large part qu'occupent dans les sermons de M. Bersier

l'analyse du cœur humain, son intelligence de son époque, son habileté à répondre aux préoccupations actuelles ne nous expliqueraient-elles pas pourquoi sa parole est si goûtée ? Quant à nous, nous n'en doutons pas.

Une chose est certaine, c'est que les prédicateurs de nos jours doivent sortir de la vieille ornière ; nos temps si nouveaux à tant d'égards exigent que le prédicateur sache l'être aussi, du moins par sa méthode, par la manière dont il présente l'Évangile éternel.

Alexandre Vinet l'avait senti, avec son intelligence lucide et profonde. Nous demandons au lecteur la permission de citer quelques passages d'un discours qu'il prononça en 1837 devant les étudiants de l'académie de Lausanne. Les coïncidences avec nos citations de M. Beecher frapperont tout le monde :

« Dans le monde moral, la force de Dieu, chose insaisissable, se compose de nos forces, de même que l'œuvre de sa providence est bien souvent la somme de nos œuvres ; si vous décomposez en éléments visibles la puissance que le christianisme déploie, vous ne trouverez, en fin d'analyse, que des forces humaines. Tout ce que Dieu opère dans cet ordre, il l'opère par nous, mais c'est lui qui évoque notre volonté, qui la détermine ; c'est lui qui pénètre et qui coordonne les éléments que lui offre notre nature ; nous ne lui donnons que ce qu'il nous a donné, nous ne faisons que ce qu'il fait en nous ; il est, en un mot, la force de nos forces, par conséquent il est tout ; notre vie est sa vie, et nous, c'est lui toujours. »

Les paroles qui précèdent confirment l'importance que M. Beecher attribue au ministre de Jésus-Christ.

Le passage qui suit exprime l'idée qui traverse tout le volume de M. Beecher : Parler comme un *homme* parle à des *hommes*. « Jésus-Christ, de fait comme de nature, a été parfaitement homme. Consentons à l'être. Jésus-Christ accommoda sa parole et son action aux circonstances au milieu desquelles il agit et parla ; ses apôtres suivirent son exemple. Suivons leur exemple et le sien. Ayons toujours devant les yeux l'humanité et notre temps. Descendons (si toutefois c'est descendre) de la région dure de l'idée dans le domaine de la réalité et de l'actuel. C'est

nous rapprocher toujours plus du christianisme et de l'Évangile. »

Quant aux fragments qui suivent, le lecteur saura bien discerner les analogies qu'il présentent avec les conférences.

« Si de longue date la structure un peu roide et les formes un peu arbitraires de la prédication lui ont enlevé ce caractère de parole tout à fait réelle, et à son objet celui d'une affaire positive, caractères que la tribune et le barreau n'ont jamais perdus, ce désavantage serait bien plus considérable à l'époque où nous vivons. Si quelque chose distingue notre âge, c'est cet esprit positif qui ramène à leur sens propre toutes les métaphores de la vie, qui demande compte à chaque signe de sa valeur, à chaque forme de sa raison, qui veut que toute parole soit un fait, tout discours une action, qui bannit du style comme de la société tout cérémonial arbitraire ou inintelligible et qui veut que l'éloquence en particulier rende compte de ses procédés, non plus à je ne sais quel *art*, à je ne sais quelles *convenances*, mais à *la vie*. Sans rechercher si cette tendance ne va point à l'excès, convenons que la forme traditionnelle des discours de la chaire, forme que leur but n'a jamais entièrement justifiée, est aujourd'hui un véritable anachronisme ; et qu'au milieu d'un mouvement qui va jusqu'à transformer l'idée en affaire, il y a grand inconvénient à donner à l'affaire la plus positive comme la plus haute l'apparence menteuse d'une idée.

.

» On n'invoquera pas, en faveur de ces formes d'exception, l'intérêt de la dignité de la chaire. Il serait trop singulier qu'une forme fût plus digne à mesure qu'elle répond moins à son but présumé !

.

» Ou je me trompe fort, messieurs, ou l'époque actuelle demande au christianisme des faits et à la chaire des récits. Mêlés avec mesure à l'instruction formelle et directe, ces récits intéresseraient toutes les classes d'auditeurs. Plus que tous les raisonnements, ils convaincraient la multitude que le christianisme est vivant, que la religion est une chose humaine. »

En terminant, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer

un vœu. C'est que les prédicateurs actuels et en particulier les jeunes théologiens dont le siège n'est pas encore fait, qui ne sont pas encore figés dans une méthode routinière, fassent leur profit des conseils de M. Beecher et de Vinet.

Dans le but de répondre aux exigences de l'époque actuelle et d'amener à Jésus-Christ les hommes de ce siècle, qu'ils ne craignent pas de s'imposer ce *labor improbus* que tant d'autres consacrent à l'acquisition des richesses et du bien-être. Dieu les bénira certainement dans cette voie.

AUG. BARIDON.